

Un signe central

MOX / Mammouth ou quand les centrales nucléaires nous font signe.

« Je ressentis un grand cri déchirant monter de la nature » (Edvard Munch)

Texte et photos **Dominique Robin**

Quand on traverse la France, on a toutes les chances de croiser sur sa route ces énormes panaches de vapeur blanche produite par les centrales nucléaires. Selon l'opinion commune, cette colonne de fumée qui se mêle aux cumulo-nimbus serait inoffensive puisque composée uniquement d'eau. Il faut admettre que vues de loin les centrales nucléaires forment sur l'horizon un signe extraordinaire qui semble être proprement une machine à faire des nuages. Anish Kapoor dit que les formes les plus simples sont les plus émouvantes. Dans ce sens les cheminées d'Électricité de France ont quelque chose de réussi. Avec leur base légèrement évasée et leur sommet qui s'ouvre délicatement, elles renvoient au geste du potier prenant la terre et l'ouvrant vers le ciel. Par ailleurs, leur gémellité et leur couleur blanche les rendent encore plus énigmatiques, proches des signes éternels produits par les humains comme les mégalithes ou les pyramides.

Il serait intéressant de décrire les centrales nucléaires du point de vue des différentes cosmologies des grandes civilisations. Vue de ma culture, je dirais qu'une centrale nucléaire est un signe totalisant : elle installe sa présence sur tous les axes possibles de ma propre représentation du monde se positionnant au centre – justement – de cette totalité. Elles habitent le ciel bien plus que les plus hauts gratte-ciels – qui eux se perdent dans la multitude urbaine – elles s'accrochent sur les fleuves ou les bords de mer dont elles se nourrissent continuellement (plus de 150 millions de m³ d'eau par an pour la centrale de Civaux...); elles irriguent de leur énergie un réseau gigantesque et tentaculaire couvrant le sol sur des milliers de kilomètres ; elles s'affirment

sur l'axe temporel de notre civilisation, s'imposant comme éléments durables du paysage et accompagnant chaque instant dans notre quotidien. Leur dimension gigantesque – environ 200 m de hauteur – est doublée d'une capacité à intervenir terriblement sur l'infiniment petit, divisant continuellement ce qui ne peut pas, d'après les Anciens, se diviser (a-tomos, qu'on ne peut diviser) et transmutant la matière-même comme les alchimistes cherchaient à le faire autrefois. Quand la centrale de Fukushima a commencé à devenir incontrôlable, son cœur brûlant – car elle a un cœur ! – a commencé à s'enfoncer dans le sol, et la matière en fusion, dans son mouvement lent mais potentiellement infini, faisait écho à un autre magma, celui produit par la terre dans sa partie centrale.

L'eau, la terre, l'air, le feu, le ciel, les enfers, les axes qui structurent notre rapport à l'espace, l'infiniment petit, la transmutation... on peut dire que certains des éléments les plus marquants de notre cosmologie sont convoqués dans ce signe extraordinaire qu'est la cheminée du réacteur nucléaire. Je vois cette conjonction comme un symptôme, comme le symptôme d'une potentialité inouïe qui peut transformer durablement notre réalité au-delà de l'imaginable.

DANS LES CAVERNES

Dans la forêt des signes de notre temps, les cheminées des centrales ne sont que la partie visible de l'iceberg. L'énergie nucléaire produit comme on le sait des déchets extrêmement dangereux qui doivent être stockés dans des lieux très protégés parce qu'il est impossible de leur faire perdre leur radioactivité. Pour régler ce problème, différentes solutions ont été envisagées :



envoi des déchets dans l'univers par fusées, stockage dans les mers, stockage dans les couches géologiques profondes... C'est cette dernière solution qui a été généralement privilégiée par les États. En Finlande (Onkalo), en Belgique (Boom), aux États-Unis (Yucca Mountain)... On creuse actuellement d'énormes cavernes en prévision d'un enfouissement durable des déchets radioactifs. D'après les autorités, ces lieux de stockage resteront intacts pendant 100 000 années au moins, la principale garantie avancée étant que les couches géologiques choisies sont extrêmement stables. Dans les années 1990, l'Andra, l'agence française de traitement des déchets nucléaires, a cherché à installer son lieu de stockage dans le Poitou à 30 km de ma maison familiale (Neuvy-Bouin). Une lutte acharnée des paysans a permis à ce projet de ne pas avoir lieu. Vingt ans après, les autorités françaises ont fini par choisir une autre région malgré l'opposition systématique des populations. Il s'agit du village de Bure dans l'est de la France. Le projet consiste à déposer à environ 500 mètres de profondeur, dans des couches de terrain âgées de plus de 150 millions d'années,

des fûts contenant les déchets les plus toxiques dont certains restent mortels plus de 100 000 ans comme les déchets dus au super combustible MOX par exemple. Pendant cent ans, l'accès à ce cimetière souterrain sera maintenu et le dépôt sera «réversible». En 2125, les puits d'accès seront fermés, la roche argileuse se refermera sur les containers bétonnés qui seront piégés pour toujours.

Creuser une grotte à 490 m de profondeur pour y stocker des déchets en mesure, par la puissance de leur nocivité, de rendre un pays entièrement inhabitable. Empoisonner la terre au plus profond, dans la structure même du territoire et pour toujours... Au-delà des questions écologiques et scientifiques (quid de la stabilité des sols une fois le sol ouvert et creusé ?), le projet pose un problème culturel : empoisonner le sol à un tel niveau c'est d'une certaine manière empoisonner nos fondations, c'est le signe d'une profonde incompréhension de la force symbolique de nos actes. Il est curieux qu'une société qui réfléchit autant à l'efficacité des signes visuels et des symboles en soit arrivée à une telle situation, sans concertation ou presque.

Le documentaire *Into the Eternity* de Michael Madsen montre bien la problématique posée par le stockage des déchets à très long terme. Il s'appuie en l'occurrence sur l'exemple d'Onkalo en Finlande. Le point culminant du film s'articule autour de la question des signes. Faut-il laisser des indications à la surface du lieu de stockage pour avertir les générations à venir, au risque de provoquer la curiosité d'éventuels pilleurs, chercheurs de trésor ou archéologues des temps futurs ? Faut-il au



contraire tout faire pour que le site soit oublié et ainsi éviter qu'il soit visité par les hommes de demain ? Mais dans ce cas-là comment organiser l'oubli quand la loi finlandaise exige la transmission aux instances gouvernementales d'archives précises ? Certains experts préconisent des mises en garde écrites dans les langues les plus répandues à l'entrée des sites. Mais ces mises en garde, si elles sont encore comprises dans 30 000 ou 50 000 ans, seront-elles respectées ? Respecte-t-on nous-mêmes les avertissements à l'entrée des monuments funéraires anciens ?

FAIRE FUIR L'HOMO SAPIENS DE DEMAIN

Il est symptomatique que pour faire avancer cette question, les services compétents des différents États aient eu recours à des artistes. Ces services estiment en effet que les langues ont une durée de vie trop courte et qu'il est donc préférable d'utiliser des symboles plus directs comme des dessins, des sculptures, sachant que le fameux signe noir et jaune indiquant aujourd'hui la présence de radioactivité n'a aucune chance de rester significatif à très long terme. Les responsables du site d'Onkalo parlent d'un panneau reprenant le célèbre

visage du *Cri* de Munch ; ils disent que ce cri est universel, qu'il est signe de peur et de souffrance aujourd'hui et qu'il fera aussi fuir l'*Homo sapiens* de demain. Aux États-Unis, un artiste a imaginé pour Yuca Mountain un champ d'épines géantes. Plus récemment en France, l'Andra a fait appel à l'art contemporain pour réfléchir sur la mémoire de ses centres de stockage.

Veit Stratmann a été le premier artiste plasticien à se pencher sur le sujet. Fin 2011, il a rendu son rapport intitulé *La colline*. Pour lutter contre la perte de mémoire, il propose d'instaurer un rite tous les 30 ans visant à rehausser régulièrement le sol à la surface du lieu de stockage. Au bout de 300 ans, la couverture atteindrait une hauteur de 57 mètres et deviendrait une colline...

- 100000 / + 100000 : AU CENTRE DU TEMPS ?

Des échelles de temps aussi importantes dans l'avenir renvoient forcément en miroir à celle du passé. Il y a 100 000 ans, l'homme de Neandertal chasse le mammouth dans les plaines d'Île-de-France comme en témoigne une découverte très récente à 200 km de Bure. Il y a 50 000 ans, d'autres hommes ont commencé à peindre les toutes premières grottes de l'art pariétal. La signification exacte de ces peintures dans des grottes souvent difficilement accessibles reste pour l'essentiel un mystère et ce malgré une pratique qui va s'étendre sur 40 000 ans... Il y a 4 500 ans les Égyptiens ont commencé à ériger la grande pyramide de Khéops. Il y a 1 500 ans, à Civaux dans le Poitou à 40 km de chez moi, les Mérovingiens construisent une grande nécropole. Cette nécropole est entièrement ceinturée par des couvercles de sarcophages dressés tel des menhirs. Ce site historique se situe au pied de la centrale qui fournit en électricité toute la région... Au regard de tout cela une question mérite encore et toujours d'être approfondie : de quoi les centrales nucléaires sont-elles le signe ? Sommes-nous, comme le suggère Francis Hallé, de grands maîtres de l'espace mais de piètres artisans du temps ? Je suis de ceux qui pensent que l'humanité est une petite chose perdue dans l'Univers. En tant qu'artiste, je ne suis pas non plus obsédé par l'idée de laisser une trace. À aucun moment de ma vie d'homme je ne peux comprendre pourquoi nous avons osé positionner notre époque au milieu d'une échelle de temps aussi imposante, une échelle de temps où les volcans et les couches géologiques millénaires résident dans la majesté de leur permanence. ■

Cet article a été publié dans la revue italienne *Artapp* en décembre 2012 sous le titre «Menhir del nostro tempo ?». Il fait partie intégrante d'une création de Dominique Robin (exposition «Blackout» en février et mars 2013 à la galerie Louise-Michel et publication de *La Maison oubliée*, éd. Dasein), avec le soutien de la ville de Poitiers et de la Région Poitou-Charentes.